NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

68 Nº 7 1946

Les premières béatifications et canonisations sous le pontificat de S.S. Pie XII

A. CERCKEL (s.j.)

p. 824 - 830

https://www.nrt.be/en/articles/les-premieres-beatifications-et-canonisations-sous-le-pontificat-de-s-s-pie-xii-3746

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES PREMIERES BEATIFICATIONS ET CANONISATIONS SOUS LE PONTIFICAT DE S. S. PIE XII

(2 mars 1939 au 1er août 1946) (1)

Il faut mentionner tout d'abord — et hors série — la *confirmation du culte rendu de temps immémorial* à la Bienheureuse Emma de Gurk. Le décret, signé par la Sacrée Congrégation des Rites le 5 janvier 1938, n'a été publié par la voie des *Acta Apostolicae Sedis* que le 6 août 1940. — Sainte Emma, ainsi l'a appelée la piété populaire, née dans la seconde moitié du Xe siècle, descendait des Comtes de Friesach-Zeltschach (Carinthie). Elle épousa le Comte de Sanngau, Guillaume, à qui elle donna un fils du même nom. Celui-ci, devenu orphelin par la mort de son père dès avant 1016, lui succéda dans le gouvernement des Comtés de Friesach et de Sanngau, obtint de nouveaux territoires et prit le titre de marquis. Il périt en 1036, en combattant Adalberon, duc de Carinthie, révolté contre l'empereur. Emma recueillit donc la succession des Friesach et des Sanngau, qu'elle administra durant une dizaine d'années. Elle fonda sur ses terres neuf paroisses qui reçurent l'institution canonique en 1043. Gurk lui doit son abbaye de moniales bénédictines. Elle fut aussi à l'origine du monastère d'Admont (Saint-Blaise, de l'Ordre de Saint-Benoît), qu'elle dota, mais ne vit pas construire ; les travaux ne commencèrent qu'en 1072. Sainte Emma s'éteignit un 27 juin (en 1045? — l'année n'est pas certaine). Ses restes furent transférés dans la crypte de la nouvelle cathédrale de Gurk en 1174. Du développement de son culte retenons les étapes suivantes : le titre de *Bienheureuse* qui lui est donné dans un catalogue de miracles datant de 1227-1228, la reconnaissance des reliques en 1287, la messe et l'office attestés dès le XIVe siècle, le procès apostolique en vue de la canonisation, ouvert à Gurk en 1466-1467, suspendu ensuite, pour aboutir enfin, en 1938, à la *Confirmatio cultus*.

Bibliographie : *Acta apost. Sedis*, t. XXXII (1940), pp. 309-311 ; *Sacra Rituum Congregatio. Gurcen. Confirmationis cultus... Servae Dei Hemmae Comitissae Viduae... Positio super casu excepto*, Rome, 1937 ; *Acta Sanctorum*, Iun. t. V, Anvers, 1709, pp. 498-531 ; Löw, Josef, C.SS.R., *S. Hemma-Büchlein. Dem christlichen Volke gewidmet*. Klagenfurt, 1931.

18 juin 1939 : Bienheureuse Emilie de Vialar, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. — Anne-Marguerite-Adélaïde-Emilie de Vialar naquit à Gaillac (Tarn), le 12 septembre 1797. Placée par sa mère, qu'elle perdit en 1810, au pensionnat de l'Abbaye-au-Bois, à Paris, elle rejoint la maison paternelle à l'âge de quinze ans. Dans le dessein de réparer les ruines accumulées par la Révolution française, elle se dépense à catéchiser les enfants et à obtenir la conversion des pécheurs, refuse les offres de mariage et fait vœu de virginité. Héritière à trente-cinq ans de la fortune considérable de son grand-père maternel, elle quitte la maison de son père à Noël 1832, pour se retirer dans l'immeuble qu'elle tient de la succession de sa mère. Elle fonde ainsi, à Gaillac même, la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Un voyage à Alger, où elle est appelée en 1835, à l'occasion de l'épidémie de choléra, lui donne l'idée de ses fondations africaines. Rentrée à Gaillac, elle rédige ses Constitutions, qui sont approuvées par Mgr de Gualy, archevêque d'Albi. Bientôt sonne pour Emilie l'heure de la grande épreuve : les prétentions de l'évêque d'Alger à modifier la Règle ; l'expulsion par le Gouvernement, sur les instances du Prélat, des Sœurs établies dans la Colonie ; l'évocation de la cause à Rome. Le Saint-Siège finit

(1) Voir le relevé des béatifications et canonisations précédentes dans la *N.R.Th.*, 1927, pp. 65-67 ; 1930, pp. 411-414 ; 1932, pp. 736-737 ; 1935, pp. 1079-1084 ; 1939, pp. 456-460.

par rendre le 6 mai 1842 le premier décret de louange en faveur de l'Institut, qui sera définitivement approuvé en 1870. Ajoutons aux mécomptes de la Bienheureuse la perte de sa fortune, qui fit connaître à la Congrégation une réelle pauvreté, ses difficultés avec le successeur de Mgr de Gualy à Albi, son abandon par sa première collaboratrice, la Sœur Pauline Gineste, son séjour écourté aux dioceses de Rodez et de Toulouse. Enfin, elle trouva à Marseille, en la personne de Mgr de Mazenod, le fondateur des Oblats de Marie-Immaculée, un dévoué protecteur. Emilie fut enlevée par la mort, en quarante-huit heures, à la suite d'un accident, le 24 août 1856, laissant en héritage plus de quarante fondations, y compris celles de Tunisie, de Malte, du Proche-Orient (à Jérusalem notamment) et d'Australie.

Bibliographie : *Acta apostolicae Sedis*, t. XXXI (1939), pp. 252-256 ; Darbon, E., *Emilie de Vialar, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition*, Marseille, 1901 ; *La Révérende Mère Emilie de Vialar*, Marseille, 1919 ; Cras, Pierre, *La Bienheureuse Emilie de Vialar, première missionnaire de l'Algérie*, dans *La Vie spirituelle*, t. LXIV (1941), pp. 212-219, 287-296.

25 juin 1939 : Bienheureux Justin De Jacobis, lazariste, évêque de Nicopolis, premier vicaire apostolique de l'Abyssinie. — Septième des quatorze enfants de Giovanni Battista De Jacobis et de Giuseppina Muccia, Giustino naquit à San Fele (diocèse de Muro, Lucanie), le 10 octobre 1800. Après avoir étudié les belles-lettres à Naples, il entra dans la Congrégation de la Mission le 17 octobre 1818 et fut ordonné prêtre à Brindisi le 12 juin 1824. Ses premières années d'apostolat se passèrent successivement à Oria, à Monopoli, à Lecce et à Naples. Appelé à Rome par la Mission d'Ethiopie, il joignit l'Abyssinie en qualité de Préfet apostolique (septembre 1839). Son premier soin fut de ranimer chez les schismatiques le désir de l'unité chrétienne en leur faisant connaître de près le centre de la catholicité et le berceau du christianisme. L'occasion se présenta en 1841. Sur les instances du roi du Tigré, Oubié, il accompagna au Caire une délégation abyssine auprès du patriarche copte dissident. Il conduisit les délégués jusqu'à Rome (août 1841) et à Jérusalem. Nommé évêque de Nicopolis et premier vicaire apostolique de l'Abyssinie, et malgré ses appréhensions qui l'incitaient à décliner une charge qu'il jugeait trop lourde pour ses épaules, il reçut la consécration épiscopale à Massouah le 8 janvier 1849, bien décidé à tout souffrir pour Jésus-Christ. Il endura, en effet, l'exil, la prison, les chaînes, la faim, la trahison même. Du moins eut-il la consolation, fruit de ses vingt et un ans d'apostolat en Afrique, de réconcilier à l'Eglise catholique 12.000 schismatiques, de fonder plusieurs missions et de créer un clergé indigène, peu nombreux il est vrai, mais bien formé. Giustino De Jacobis mourut le 31 juillet 1860.

Bibliographie : *Acta apostolicae Sedis*, t. XXXI (1939), pp. 296-301 ; *L'Abyssinie et son apôtre, ou Vie de Mgr Justin de Jacobis, évêque de Nicopolis et vicaire apostolique de l'Abyssinie*, Paris, 1866 ; Demimuid, Maurice, *Vie du Vénérable Justin de Jacobis, de la Congrégation de la Mission (dite des Lazaristes), premier vicaire apostolique de l'Abyssinie*, Paris, 1905 ; Arata, Salvatore, C.M. *Abuna Yakob*, Rome, 1934 (= *Caritas*, vol. VII) ; Baeteman, Giuseppe, C.M. *Il Beato Giustino De Jacobis, della Congregazione della Missione, apostolo dell'Abbisinia*, Rome, 1940 (= *Caritas*, vol. XVI).

2 mai 1940 : Sainte Marie-Euphrasie Pelletier, fondatrice de la Congrégation du Bon-Pasteur d'Angers. — Rose-Virginie naquit à Noirmoutier, au diocèse de Luçon, le 31 juillet 1796, de Julien Pelletier et d'Anne Mourain. Elle fit son éducation successivement à Soullans et chez les Ursulines de Tours. Le 8 septembre 1815, elle prenait l'habit au *Refuge* de la même ville, dirigé par les moniales de Notre-Dame de Charité et recevait le nom de Marie de Sainte-Euphrasie. Elle fit profession le 9 septembre 1817, s'obligeant par un quatrième vœu à l'apostolat des repenties. Elle fournit à celles des réhabilitées qui entendraient l'appel divin le bienfait de la vie religieuse, en instituant les « Pénitentes de Sainte-Madeleine ». En 1829, elle fonda sa Con-

grégation d'Angers, qui reçut l'approbation du Saint-Siège le 3 avril 1835, sous le titre de « Filles de la Bienheureuse Vierge Marie de la Charité du Bon Pasteur ». Elle établit aussi des orphelinats. Du vivant même de la Sainte, son Institut s'étendit rapidement, non seulement en France, mais aussi en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Italie. Marie de Sainte-Euphrasie rendit son âme à Dieu le 24 août 1868. Elle fut béatifiée le 30 avril 1933. Ses restes reposent dans la chapelle de l'Immaculée-Conception, à Angers. Une statistique récente établit comme suit le développement actuel de son œuvre : 39 provinces englobant 353 monastères répandus dans 43 nations, « 10.028 religieuses et novices, 416 sœurs indigènes, 3.175 « Madeleines », 52.785 pénitentes, préservées et prisonnières, 25.535 élèves externes, 3.594 malades hospitalisés, 156.333 malades soignés » (Georges, Emile, *infra*).

Bibliographie : *Acta apostolicae Sedis*, t. XXXII (1940), pp. 169-174 ; t. XXXIII (1941), pp. 137-151 ; Georges, Emile, *Sainte Marie-Euphrasie Pelletier, fondatrice de la Congrégation du Bon-Pasteur d'Angers (1796-1868)*, Paris, 1942 ; Bernoville, Gaëtan, *Une apôtre de l'enfance délaissée, Sainte Marie-Euphrasie Pelletier, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur d'Angers*, Paris, 1945.

2 mai 1940 : Sainte Gemma Galgani, vierge. — Née à Camigliano (Toscane), le 12 mars 1878, cinquième des huit enfants d'Enrico Galgani et d'Aurelia Landi, la nouvelle sainte reçut au baptême le nom de Gemma-Maria-Pia-Umberta. Peu après sa naissance, elle suivit sa famille à Lucques, où elle devait passer presque toute son existence. Dès sa quatrième année, elle fut placée comme demi-pensionnaire à l'établissement Vallini de cette ville. Elle reçut la confirmation le 26 mai 1885. Le 17 septembre 1886, elle perdait sa mère. Elle entra à l'Institut Sainte-Zita, dirigé par les Dames Oblates du Saint-Esprit, et y fit sa première communion, après une retraite de dix jours, le 27 juin 1887. Sept ans plus tard, commençait sa vie souffrante : la maladie de 1894, la mort d'un frère aîné à la veille du sous-diaconat, la carie osseuse de 1896, la débâcle financière des siens et le décès de son père en 1897. Recueillie par une tante à Camaiore, dans les Alpes, elle se réfugie à Lucques chez une autre parente, en vue d'échapper à des offres de mariage. Bientôt elle connaît à nouveau l'épreuve. Les médecins diagnostiquent le mal de Pott, dont elle semble relever en mars 1899. Le 8 décembre 1898, elle avait fait vœu de virginité et d'entrer en religion. Elle se présente aux Filles de Marie-Auxiliatrices qui, sur l'avis défavorable de la faculté, la renvoient après trois semaines. Les Religieuses Passionistes de Corneto, elles aussi, se refusent à recevoir une valétudinaire. Gemma s'éteignit doucement, chez une pieuse personne qui l'hébergea durant les quatre dernières années de sa vie, réconfortée par les sacrements, et après avoir prononcé ses vœux de dévotion, le samedi saint 11 avril 1903. Elle avait été béatifiée le 14 mai 1933. Ses restes reposent dans la chapelle des moniales de saint Paul de la Croix, à Lucques.

Bibliographie : *Acta apostolicae Sedis*, t. XXXII (1940), pp. 169-174 ; t. XXXIII (1941), pp. 97-109 ; Gemma Galgani, *Lettere*, Rome, 1941 ; Geeraert, Aug., *Une héroïne de l'amour crucifié. La Passiflore de Lucques, Sainte Gemma. Récits et élévations*. Spa, Bruxelles, 1941 ; *Gemma Galgani. Estasi. Diario. Scritti vari*, per cura della Postulazione dei PP. Passionisti, Rome, 1943.

12 mai 1940 : Bienheureuse Philippine Duchesne, de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, missionnaire en Amérique. — Philippine-Rose naquit à Grenoble, le 29 août 1769, de Pierre-François Duchesne, avocat au Parlement, et de Rose-Euphrosyne Périer. A onze ans elle est placée au pensionnat des Visitandines, à Sainte-Marie-d'en-Haut, où elle fait sa première communion. Ses parents, informés de sa vocation naissante à la vie religieuse, la reprennent chez eux, mais vers les dix-sept ans, Philippine franchit la porte du cloître à l'insu des siens. Elle s'apprêtait à faire profession quand son père, en face des événements politiques de 1789, marqua son opposition formelle. La novice vécut pourtant encore à Sainte-Marie-d'en-Haut jusqu'en 1791. Rentrée en famille, elle séjourne à Granne, à Romans, revient à Grenoble où le

monastère des Visitandines a été transformé en prison. Elle organise en faveur des confesseurs de la foi l'association des « Dames de la Miséricorde ». A la suite d'un pèlerinage et d'un vœu à saint François Régis, elle rachète en 1801 Sainte-Marie, y restaure le culte public et tente, mais en vain, d'y rétablir la Visitation. Elle fait alors appel à la Mère Barat, qui prend possession du monastère au nom de la Société du Sacré-Cœur. Philippine s'initie à la nouvelle Règle sous la conduite de la sainte, et fait profession le 21 novembre 1805. Sa vocation propre se précise, elle sera missionnaire. Nous la retrouvons à Paris en 1817. Elle s'embarque à Bordeaux le samedi saint 1818 et accoste en Amérique le 29 mai, jour de la fête du Sacré-Cœur. Elle passe quelque temps à Saint-Charles de Missouri, fonde en 1819 la maison de Fleurissant, où elle ouvre un noviciat indigène, prend part à la fondation du Grand-Coteau, dont elle rentre atteinte de la fièvre jaune (1822). Saint-Michel et Saint-Louis sont également fondés, ainsi que Bayou-la-Fourche. Déchargée du gouvernement, elle demande à être envoyée chez les Potowatomies. Rappelée à Saint-Charles, elle y vécut encore dix ans et rendit son âme à Dieu le 18 novembre 1852, après trente-quatre ans d'apostolat missionnaire.

Bibliographie : *Acta apostolicae Sedis*, t. XXXII (1940), pp. 348-354 ; Baunard (Mgr), *Histoire de Madame Duchesne*, Paris, 1878 ; Symon (Mère) Marie, *La Vénérable Mère Philippine Duchesne et les Missions des Religieuses du Sacré-Cœur*. Coll. *Xaveriana*, 36. Louvain, 1926.

19 mai 1940 : Bienheureuse Joaquina de Vedruna, veuve de Mas, fondatrice des Carmélites de la Charité de Vich. — Née à Barcelone, en 1783, de Lorenzo de Vedruna et de Teresa Vidal, Joaquina fut baptisée le 16 avril de la même année. Faveur rare pour l'époque, elle obtint de communier pour la première fois au début de sa dixième année. Bien qu'elle eût rêvé, dès ses douze ans, d'entrer un jour au Carmel, elle accepta en 1799, par déférence pour ses parents, la main d'un gentilhomme de Vich, Teodoro de Mas. De cette union naquirent neuf enfants. Devenue prématurément veuve, après seize ans seulement de mariage, elle se retira à la campagne, à Manso Escorial, pour y vaquer à ses devoirs de mère, mais toute préoccupée déjà d'assurer une éducation chrétienne aux petites filles pauvres et des soins dévoués aux malades et aux délaissés. La fondatrice fit l'expérience des épreuves et des humiliations communes à toutes les œuvres de zèle à leur début. Avec l'aide spirituelle du Père Esteban de Olot, de l'Ordre des Capucins, et l'approbation de l'Evêque de Vich, elle réunit quelques femmes pieuses, pauvres, mais de bonne volonté, et les installa d'abord à Manso Escorial, puis en ville, afin de les rapprocher du théâtre de leur apostolat, les masures des pauvres et les hôpitaux. Au cours de la guerre civile, « de los Siete Años », elle connut la prison et l'exil ; elle entreprit à pied le voyage de Perpignan ; elle put rentrer en Espagne en 1843. Frappée d'apoplexie en 1849, elle dut réclamer, pour continuer à gouverner l'Institut, l'aide d'une Vicaire. Elle mourut du choléra à Barcelone, le 28 août 1854. Ses restes reposent à Vich, dans la crypte de la maison-mère, depuis 1881. L'Institut, qui fut approuvé par Pie IX et Léon XIII, comptait, en 1929, 2.000 Sœurs, occupées dans 158 écoles et institutions de bienfaisance disséminées en Espagne et dans l'Amérique latine.

Bibliographie : *Acta apostolicae Sedis*, t. XXXII (1940), pp. 354-358 ; López de Uralde, M.L., *La beata Joaquina de Vedruna, fundadora del Instituto de las Hermanas Carmelitas de la Caridad*, Madrid, 1943.

26 mai 1940 : Bienheureuse Marie-Crucifiée Di Rosa, fondatrice de la Congrégation des Servantes de la Charité de Brescia. — Née à Brescia, le 6 novembre 1813, l'enfant fut ondoyée le même jour sous le nom de Paola-Francesca-Maria. De sa première communion, faite à douze ans, date sa dévotion très vive à la Sainte Eucharistie, qui lui inspira plus tard l'établissement de l'Adoration perpétuelle à la maison généralice de son Institut. Après la mort de sa mère, elle fit ses classes chez les Visitandines de sa ville natale. Rentrée en famille à l'âge de dix-sept ans pour régir la maison paternelle, elle refusa des offres de mariage. La flamme apostolique s'affirmait

déjà très vive en elle. Soit qu'elle veillât maternellement sur la santé morale des ouvrières employées à la soierie que dirigeait son père, soit qu'elle encourageât les missions paroissiales, elle saisissait toutes les occasions qui se présentaient de soulager les malades, de catéchiser les ignorants, de secourir les pauvres et de protéger les âmes menacées. Lorsque le choléra de 1836 s'étendit à Brescia, elle demanda par écrit et obtint l'autorisation paternelle de soigner les contagieux ; avec une noble veuve qui devait plus tard devenir Vicaire générale des Servantes de la Charité, elle s'établit à demeure — pour plusieurs mois — aussi longtemps que sévit l'épidémie, à l'hôpital de la ville. Dès lors sa vocation était décidée. Elle créerait un Institut voué aux œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle (soins aux malades, éducation des enfants, préservation des jeunes filles). La Congrégation fut canoniquement érigée à Brescia en 1840 et reconnue par le Saint-Siège en 1847. Le 8 avril 1850, Pie IX approuvait en forme de bref les Constitutions, et le jour de la fête du Sacré-Cœur, en 1851, Marie-Crucifiée — c'est le nom qu'elle prit alors — faisait profession avec ses vingt-cinq premières compagnes. Elle s'éteignit à Brescia, le 15 décembre 1855. La Société, qui possédait vingt-quatre maisons à la mort de la fondatrice, compte aujourd'hui 300 institutions et 3.000 religieuses.

Bibliographie : *Acta apostolicae Sedis,* t. XXXII (1940), pp. 404-409.

9 juin 1940 : Bienheureuse Emilie de Rodat, fondatrice de la Congrégation de la Sainte-Famille de Villefranche. — Le 6 septembre 1787 vint au monde, au château de Druelle, face à Rodez (Aveyron), Marie-Guillaume-Emilie, troisième des cinq enfants de Sieur Amans de Rodat et de Dame de Pomairols. A l'âge de dix-huit mois, elle est réclamée au manoir de Ginals (près de Villefranche-de-Rouergue), par son aïeule maternelle, qui préside à son éducation jusqu'à sa quinzième année. Au plus fort d'une dépression qui la tiendra plusieurs mois indécise au sujet de son avenir, Emilie rentre enfin à Druelle, où elle retrouve la paix (1804). Elle repart en 1805 rejoindre sa grand'mère, installée à Villefranche, chez Madame de Saint-Cyr, ancienne Ursuline, qui a réuni sous son toit les nobles débris d'Instituts religieux dispersés. La jeune fille s'initie avec succès à faire la classe de religion et à préparer des enfants à la première communion. En 1809, d'accord avec son directeur, Monsieur Marty, le futur supérieur de la Congrégation à venir, elle se décide à embrasser la vie religieuse. Mais où? Trois essais sans lendemain, chez les Sœurs de la Charité de Nevers que devait illustrer sainte Bernadette, à l'Adoration Perpétuelle de Cahors, enfin à Moissac, chez Madame Gényer, qui venait d'ouvrir une maison religieuse, obligent la postulante à rentrer à Saint-Cyr. Mais l'heure de la Providence a sonné. En 1815, Emilie ouvre, dans sa chambre de pensionnaire, une classe populaire, avec l'aide d'Ursule Delbreil, de Marie Boutaric et d'Eléonore Dutriac, ses premières compagnes. S'étant procuré un logement moins exigu, les quatre jeunes filles inaugurent leur vie religieuse le 30 avril 1816 et Emilie fait sa première profession le 6 avril 1817. L'école, devenue trop petite est transférée à Saint-Cyr, devenu libre (juin 1817), puis aux Cordeliers en 1819. Le 8 septembre 1820 marque la date de la profession perpétuelle. Les nouvelles religieuses, appelées d'abord Sœurs Minimes, puis Sœurs de Saint-Joseph, finirent par adopter le nom de Sœurs de la Sainte-Famille. Emilie s'éteignit à Villefranche le 19 septembre 1852. La Congrégation, originairement vouée à l'éducation des enfants pauvres, comprend, à côté des Sœurs cloîtrées, des Sœurs appliquées à l'apostolat au dehors (soin des malades, prisons, refuges).

Bibliographie : *Acta apostolicae Sedis,* t. XXXII (1940), pp. 398-403 ; Ricard (Mgr), *La Vénérable Emilie de Rodat (1787-1852)*, Coll. *Les Saints,* Paris, 1912.

16 juin 1940 : Bienheureux Ignace de Làconi, frère lai de l'Ordre des Capucins. — Francesco-Ignazio-Vincenzo, second des neuf enfants de Mattia Cedello Peis et d'Anna Maria Sanna, naquit à Làconi, au diocèse d'Oristano (Sardaigne) en décembre 1701. Dès son adolescence, il s'était obligé

par vœu à embrasser le genre de vie des Capucins. Le 3 novembre 1721, il entreprit à cheval, en compagnie de son père, le voyage de 86 km. qui séparait Làconi de Cagliari. Il fut reçu au noviciat de San Benedetto, malgré sa santé délicate, et admis à la profession solennelle le 10 novembre 1722. De là il passa au couvent de Sant'Antonio, fut envoyé à Iglesias en 1724 et rappelé à Cagliari, au couvent de Buoncammino cette fois, en 1741. Là s'écoulèrent les quarante dernières années de sa longue existence, passées, pour la plupart, à parcourir les rues, les places publiques, les quais du port, les ateliers, les boutiques, et même, assure-t-on, les tavernes, en qualité de frère quêteur, mais aussi en apôtre, toujours à l'affût d'une misère à soulager, d'une tristesse à dissiper, d'une âme à retirer du péché. Ignace retourna à Dieu le 11 mai 1781.

Bibliographie : *Acta apostolicae Sedis,* t. XXXII (1940), pp. 479-484 ; Samuele da Chiaramonte, O.M.Cap., *Il Beato Ignazio da Làconi, laico cappuccino (1701-1781)*, Turin, 1940.

7 décembre 1941 : Bienheureuse Madeleine de Canossa, fondatrice des Filles de la Charité, Servantes des Pauvres. — Maddalena Gabriela, fille du Marquis Ottavio Di Canossa et de la Comtesse Teresa Srluha, vint au monde en mars 1774. Lorsqu'elle eut cinq ans, l'enfant fut confiée par sa mère, devenue veuve et remariée au Marquis Odoardo Zenetti, à une gouvernante qui la traita avec dureté. De la maladie contractée vers sa seizième année, et au cours de laquelle elle reçut le Viatique, data pour Madeleine la faveur, très rare à cette époque, de la communion quotidienne. Elle fit par deux fois, à dix-sept ans et encore en 1792 ou 1793, l'essai de la vie du Carmel. C'est à Venise, où elle s'était réfugiée (1796-1797), au moment de l'invasion française, qu'elle réalisa enfin sa vocation : créer un Institut voué à l'éducation des enfants du peuple et au soin des malades dans les hôpitaux ; plus tard, les Sœurs se chargeront également de l'enseignement religieux dans les paroisses et de la formation des catéchistes rurales. Rentrée à Vérone, la fondatrice réunit donc ses premières compagnes et installa, le 8 mai 1808, au couvent désaffecté de San Giuseppe, le berceau des Filles de la Charité, Servantes des Pauvres. Une seconde fondation suivit, à Venise, une troisième à Bergame, une autre à Milan, une encore à Trente. Elle prépara aussi l'ouverture des maisons de Crémone et de Brescia. Léon XII, par le *Motu proprio* du 23 décembre 1828, approuva la Règle, qui s'inspire de celle de saint Vincent de Paul. Les Fils de la Charité, eux aussi, reconnaissent dans la Bienheureuse leur mère spirituelle. Madeleine de Canossa mourut le vendredi de la Passion, 10 avril 1835, en la fête des Sept-Douleurs. Les Servantes des Pauvres, au nombre de 3.500, possèdent 250 institutions groupées en 30 provinces.

Bibliographie : *Acta apostolicae Sedis,* t. XXXIII (1941), pp. 483-490 ; Bresciani, C.C., *Vita di Maddalena Marchesa di Canossa, fondatrice delle Figlie della Carità dette Canossiane,* Vérone, 1849 ; (De Battisti, Genoveffa), *Beata Maddalena di Canossa, fondatrice delle Figlie della Carità e dei Figli della Carità Canossiani,* Isola del Liri, 1941.

19 novembre 1943 : Sainte Marguerite de Hongrie, vierge, de l'Ordre de saint Dominique. — *Par un acte qui rappelle la canonisation équipollente de saint Albert le Grand, il y a quelques années, sous le pontificat de* Pie XI, le Saint-Père s'appuie sur l'antiquité d'un culte liturgique pratiqué sans interruption, pour inscrire irrévocablement au catalogue des élus l'illustre princesse de la lignée des Arpád. Marguerite était née le 21 janvier 1242, au château de Clissa en Dalmatie, de Béla IV, roi de Hongrie et de la reine Marie, fille de Théodore Lascaris et d'Anne Comnène. Vouée à Dieu par ses père et mère, avant même de venir au monde, l'enfant prit, dès sa quatrième année, le chemin du monastère Sainte-Catherine des Dominicaines de Veszprém, qu'elle quitta en 1252 pour celui de Notre-Dame, dans l'île des Lièvres, sur le Danube, appelée aujourd'hui île Sainte-Marguerite. Elle fit profession à douze ans et reçut la consécration des vierges, des mains de l'archevêque d'Esztergom, *le 14 juin 1261. Les tentatives en vue de la rappeler dans le*

siècle restèrent lettre morte, y compris la promesse du trône de Bohême. Sainte Marguerite mourut à Notre-Dame le 18 janvier 1271.

Bibliographie : *Acta apostolicae Sedis*, t. XXXVI (1944), pp. 33-40 ; Horn, Emile, *Une nièce de sainte Elisabeth. La Bienheureuse Marguerite de Hongrie (XIII^e siècle)*, Paris, 1908 ; Böle, K.M., O.P., *Árpádházi Boldog Margit szenttéavatási ügye és a legösibb latin Margit-legenda*, Budapest, 1937 ; Horváth, Jean, *Une légende hongroise*, avec *Extraits de la « Légende de sainte Marguerite »*, dans *Nouvelle Revue de Hongrie*, t. LVIII (1938), pp. 428-435 ; S. M. C., *Margaret, Princess of Hungary. A New Canonized Saint*, Oxford, 1945.

7 juillet 1946 : Sainte Françoise-Xavier Cabrini, fondatrice des religieuses Missionnaires du Sacré-Cœur de Jésus. — Maria Francesca naquit à Sant'Angelo Lodigiano le 15 juillet 1850, dans une famille laborieuse de la campagne qui compta jusqu'à treize enfants. Elle venait de conquérir ses diplômes chez les Filles du Sacré-Cœur à Arluno (1868), lorsqu'elle perdit, coup sur coup, son père, Agostino Cabrini, en 1869, et sa mère Stella Oldini, en 1870. Appelée à Vidardo pour y suppléer une maîtresse d'école, elle y fit la classe deux années entières. Puis ce fut l'épreuve. Monseigneur Serrati l'avait mandée à Codogno en vue de ranimer la vie religieuse dans une Congrégation mort-née ; les qualités de Maria Francesca, pensait le bon prévôt, promettaient une réussite immédiate ; bref, c'était l'affaire de quelques semaines. Ce furent des années, et combien noires ! Arrivée à la « Provvidenza » le 12 août 1874, la sainte fit profession le 14 septembre 1877 et dut prendre, le même jour, la direction des Sœurs, à la grande colère d'Antonia Tondini, la fondatrice évincée, qui s'ingénia, qu'elle s'en rendît compte ou non, à ruiner sa propre œuvre. La communauté fut supprimée. La Providence frayait la voie. Car Maria Francesca, de longue date, avait rêvé de porter le nom du Christ en Chine. Elle put acquérir, sur place, l'ancien couvent de San Francesco, dont elle prit possession en novembre 1880. Le 14 décembre de la même année, l'évêque de Lodi conféra l'institution canonique aux religieuses Missionnaires du Sacré-Cœur de Jésus. Quatre fondations suivirent bientôt, à Grumello (1882), à Milan (1884), à Casalpusterlengo (1885), à Borghetto Lodogiano (1886). Mais Madre Cabrini appréhendait le pire pour des religieuses itinérantes liées par le statut juridique des Congrégations diocésaines. Elle travailla sans retard à obtenir pour l'Institut le décret de louange (12 mars 1888). La sainte mourrait missionnaire, mais pas en Chine. L'intervention de Mgr Scalabrini, évêque de Plaisance, décida de l'apostolat futur de la nouvelle famille religieuse. Emu de l'abandon spirituel des Italiens émigrés en Amérique — la moyenne annuelle de 1888 à 1900 s'élève à 269.000 —, le Prélat avait fondé un séminaire destiné spécialement à former des aumôniers de l'émigration. Son appel remua le cœur de la sainte, et plus encore la parole du Vicaire de Jésus-Christ : reçue en audience par Léon XIII, mis au courant de ses projets apostoliques, elle entendit de sa bouche la consigne décisive : « Non all'Oriente, ma all'Occidente ! » Elle s'embarqua, au Havre, le 23 mars 1889, pour le Nouveau Monde. C'était la première de ses vingt-quatre traversées. Elle créait des établissements d'instruction à tous les degrés, des hôpitaux, des orphelinats, aux Etats-Unis, au Nicaragua, à Panama, au Pérou, au Chili et en Argentine, sans compter les 67 maisons fondées de son vivant en Italie, en France, en Angleterre, en Espagne. Sainte Francesca Saverio mourut à Columbus Hospital, à Chicago, le 22 décembre 1917. Ses restes, d'abord inhumés à West Park, reposent actuellement à « Mother Cabrini High School », à New York. Elle avait été béatifiée par Pie XI, le 13 novembre 1938.

Bibliographie : *Acta apostolicae Sedis*, t. XXXVIII (1946), pp. 269-173 ; De Sanctis Rosmini, Emilia, *La Beata Francesca Saveria Cabrini*, Roma, 1938 ; O'Sullivan, Donal, S. I., *Frances Xavier Cabrini*, dans *Studies, vol. XXXV (Dublin, 1946), pp. 351-356* ; Caminada, Costantino, *Un'italiana per le vie del mondo. S. Francesca Saverio Cabrini*, 2^e édit., Turin, 1946.

A. CERCKEL, S. I.